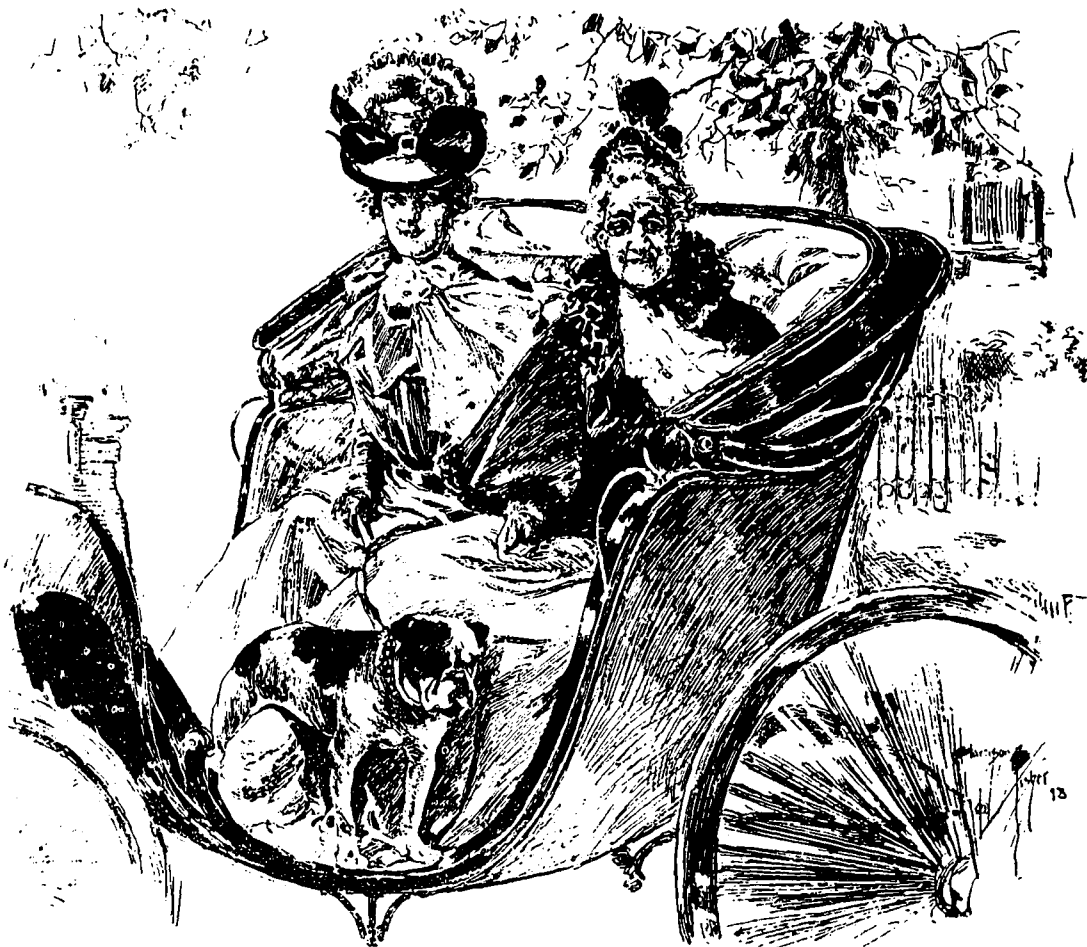


PROPOS DE PROMENADE



Mme de Bonnelangue. — Comment, tu crois qu'il est assez vieux pour pouvoir être son père ?
Mlle de Bonnelangue. — Oui, et elle assez vieille pour savoir qu'elle ne devrait pas épouser un homme assez vieux pour être son père.

L'ABSENT

A ma femme.

Étant le plus petit, c'était lui notre centre
A tous ; c'était celui qu'on cherche quand on entre,
Le premier qu'on embrasse à baisers plus étroits,
Et tout en les aimant également tous trois !
Ses sœurs et lui formaient un délicieux groupe,
Et jamais on n'a vu trois fleurs dans une coupe,
Sans se laisser confondre, autant se ressembler...
C'était si beau, si beau, qu'on en pouvait trembler !
Aussi tremblions-nous, sans oser nous le dire ;
Mais notre peur tombait en les voyant sourire.
Tant de vie éclatait en leurs yeux si profonds !
Tant de gaieté chez eux rompait murs et plafonds !
Ah ! les voisins trouvaient la maison trop sonore !
Et, dans ce concert-là, c'était sa voix encore
Qui dominait le bruit, comme il sied d'un garçon...
Aujourd'hui, les deux sœurs ont repris leur chanson ;
Mais la petite voix qu'on entendait si forte,

Quand je rentre le soir, ne franchit plus la porte,
Comme pour m'accueillir en haut de l'escalier :
Plus de fête à la fin du labeur journalier.
Sur nos fronts, sur nos cœurs un deuil affreux surplombe.
Notre centre, c'est lui toujours, mais dans la tombe !
Notre pensée unique est tout entière là !
Le jour où du berceau notre ange s'envola,
Notre esprit l'a suivi : sa tombe est devenue
Le lit où le sommeil du berceau continue !
Et pourtant, au logis, vide du cher trésor,
Comme s'il était là, nous le cherchons encor !
C'est vers lui que nos bras se tendent, quand ils s'ouvrent,
Comme au front de ses sœurs, qu'en vain nos lèvres couvrent,
C'est lui, — c'est toi, l'absent, que nous baisons tout bas,
Le plus présent de tous, ô toi qu'on ne voit pas !

LUCIEN PATÉ

d'horreur, faisant une grimace épouvantable en me voyant cracher tout tranquillement sur mon morceau de savon et m'apprêter à lui barbouiller ainsi le visage.

— Ben, de quoi ? m'écrié-je, tu ne vas pas faire le dégoûté, peut-être ?

— Dame !... il me semble...

— As-tu fini !... Estime-toi bien heureux encore que j'aie des égards pour toi, parce que tu es un bleu.

— Des égards !... ça ?...

— Bien sûr ! Tu crois que pour les vieux chacails que je rase je me donne la peine de cracher sur le savon ?... Ah ! plus souvent, alors ! — je leur crache à la figure, barca !

Un autre jour, il rappique un pierrot qui voulait faire de la fantasia en se faisant raser la barbe sur les joues ; mon lascar voulait porter le fer à cheval à l'américaine, au lieu de la garder tout entière comme les camarades.

Je me dis en le reluquant :

— Tu vas me causer plus de turbin que ce qu'il faut, toi, mon vieux colon ; attends un peu, tu vas voir comme je vais t'en faire passer le goût !

Je me mets alors à le savonner, pendant près d'une heure, avec un vieux morceau de savon dur comme une pierre ponce, sous le prétexte qu'un proverbe dit : "Barbe bien savonnée, barbe à moitié faite."

Mon lascar avait de la patience. Il ne bronchait pas du bout du banc où je l'avais assis.

Alors, je prends mon rasoir et je m'approche pour commencer l'opération, avec un tremblement formidable dans la main.

Le pierrot, du coup, n'est pas rassuré.

— Dis, donc, qu'il me fait, tu trembles joliment ?

— Oui, mon vieux, qu'est-ce que tu veux, c'est un vieux restant des fièvres de ce sale pays d'arbicos.

— Mais, ça doit te gêner pour barbifier ?

— Ah ! ne m'en parle pas, comme j'y dis, ça me cause toute sorte de malheurs.

— Hein !... Tu coupes, des fois ?

— Souvent !... c'est ce tremblement.

— Ça peut être dangereux ?

— Ça arrive !... Ah ! tu me rappelles un de mes plus mauvais jours !

— Quoi donc ?

— Un jeune zouzou, un nouveau, comme toi, giron tout plein, qui a voulu que je le barbifie. Tout à coup, mon sacré tremblement me prend, avec le rasoir à la main, au moment où j'en étais là, sous le cou...

SA RAISON

Dache, le Perruquier des Zouaves

Dans le temps, on ne se la foulait pas trop, comme perruquier des zouaves. Presque tous les vieux chacails portaient toute leur barbe, poilus comme des ours.

Ma besogne consistait à peine à tondre les tignasses des camarades, car pour ça l'alfa devait être fuché à l'ordonnance sur le gourbi. Nous avions du bon temps, mon copain Plumreau et moi. C'est même à cause de cela que, lorsqu'un maboulo quelconque vous débitait quelques blagues invraisemblables, on nous l'envoyait en lui disant :

— Va donc conter ça à Dache ou à Plumreau ; ils ont le temps de t'écouter, eux !

C'est ce qui a fait que j'en sais de toutes les couleurs et que je n'ai pas encore fini de vider mon sac.

Voici quelques-unes des petites farces que j'avais imaginées à l'intention des bleus qui nous arrivaient à l'époque des engagements.

D'abord, je ne fais pas trop de cérémonies pour raser ma clientèle de zouzous.

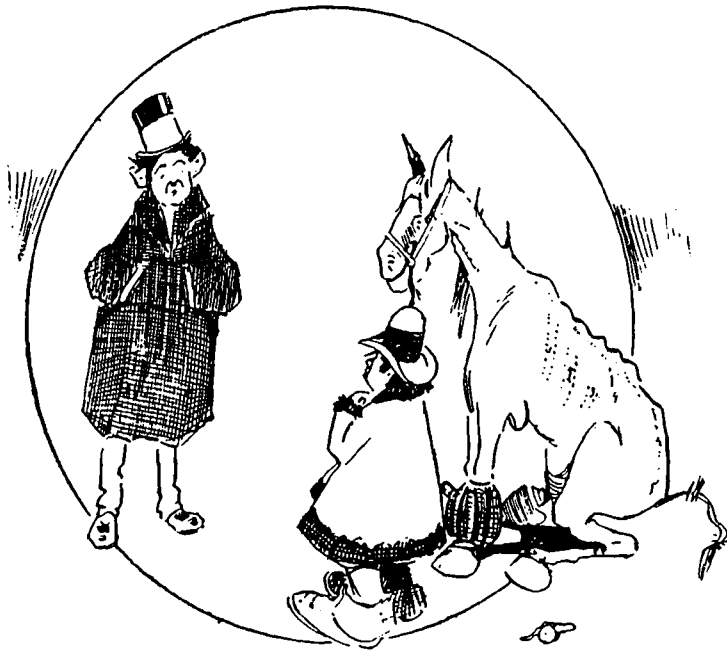
Je vous installe le "chacail" sur le bi du bout du banc, je lui barbouille les joues avec du savon de Marseille, et, sans voir les grimaces et les contorsions du patient, sans entendre ses soupirs ni ses cris, je vous le barbifie en deux temps et trois mouvements.

C'est que je n'ai pas de temps à perdre avec mes dix-huit cents zouaves, tous "barboucha kifikif des Chadis."

Celui qui éprouve le besoin d'avoir une serviette n'a qu'à se nouer son mouchoir sous le menton.

Un jour, un jeune engagé volontaire, arrivé depuis la veille au corps, tout de neuf équipé, se présente à la barbification.

Il prend place sur le banc, tend le cou, puis recule tout à coup saisi



Le cocher Hautmonté. — Quel nom a-t-elle, votre jument ?

Le cocher Basplanté. — Belle-mère !

Le cocher Hautmonté. — Et pourquoi lui avez-vous donné un nom aussi singulier ?

Le cocher Basplanté. — Pour que quand elle ne veut pas marcher, je lui flanque des coups de manche de fouet en l'appelant : Belle-maman ! et que... ça me soulage.

Le cocher Hautmonté. — On voit bien que monsieur est marié !